

## 1939-1945 : Souvenirs de Chapelains

*L'association AU PAS DES SIÈCLES a réalisé en 2011 et 2012 une série d'interviews auprès d'anciens Chapelains nés dans les années 1920-1930. Ces témoignages sont donc ceux de jeunes à l'époque. Tous n'avaient pas le recul nécessaire pour appréhender la gravité des événements qu'ils ont vécus aux côtés de leurs parents, de leurs voisins. Leurs souvenirs de ces années de guerre n'en sont pas moins riches et intéressants.*

----

Pour bien comprendre l'ambiance, les mentalités et les comportements de la population d'avant et pendant la guerre 1939-45, il convient de se remémorer que 14-18 est encore toute proche dans les souvenirs des Chapelains (21 ans seulement séparent 1918 de 1939 ce qui, si on se plaçait en 2012, reviendrait à parler d'évènements aussi récents que ceux survenus en 1991, le début de la guerre en Yougoslavie ou l'ouverture du tunnel sous la Manche par exemple). De plus elle a laissé un souvenir terrible chez ses survivants et en particulier chez les paysans parce que ce sont eux qui ont connu la boucherie des tranchées. Rien qu'à La Chapelle la « guerre de 14 » a fait une centaine de morts (un homme « dans la force de l'âge » sur cinq environ) et autant d'estropiés. Elle a généré d'énormes frustrations chez les survivants, les veuves et les orphelins.



**1939 : ambiance morose**

## Evènements marquants 1939-45

La mobilisation s'opère à partir d'août 1939. Les premiers appelés, les classes des années 30, sont catastrophés. La mobilisation surprend les hommes en pleine période des battages, au moment le plus fort de l'activité agricole. Ce sont des hommes dans la « force de l'âge » qui partent en laissant le travail aux femmes, aux vieillards, aux adolescents. La réquisition des chevaux (et accessoirement des armes de chasse, les fusils) accentue la crise. C'est un capital et de la force de travail qui s'en vont. Les chevaux réquisitionnés sont regroupés sur la place de l'église, puis envoyés vers le nord et l'est de la France dans des conditions abominables, beaucoup périront de mauvais traitements.

La débâcle qui suit l'invasion allemande jette de nombreux réfugiés sur les routes. Des gens du Nord, de l'Est de la France et d'ailleurs sont logés à La Chapelle. Ils repartent ensuite vers le sud-ouest. Certains retournent chez eux et quelques-uns restent à la Chapelle.

Les bombardements alliés (américains) des 16 et 23 septembre 1943, qui font près de 1500 morts et 2500 blessés à Nantes, amènent une seconde vague de réfugiés à La Chapelle. Ceux-ci resteront car ils n'ont plus rien. Autres bombardements qui marquent fortement les esprits, mais sans perte de vies humaines cette fois, ceux opérés, été 44, en deux vagues, par les anglais sur le pont de chemin de fer du Petit Nay dans le but d'empêcher la remontée de convois allemands vers le front de Normandie. Quelques dizaines de bombes sont larguées, dont une seule atteindra l'objectif et dont quelques autres sont encore enfouies dans la vase du Hocmard. A noter que le camp de la Gascherie a été bombardé trois fois pendant cette période, sans faire de victimes, hormis un cheval. D'ailleurs, il y a eu peu de bombardements à La Chapelle. Pourtant au cours des entretiens, la notion de « tranchées » revient dans presque tous les discours : comme si le premier réflexe pour se protéger était de creuser pour chercher à s'enterrer. S'agit-il de se cacher dans ce qui n'était souvent que des fossés ou d'exorciser les peurs de la « grande guerre » ?

Au final la guerre de 1939-45 fera 13 morts (dont 7 en 1941) parmi la population de La Chapelle. On comptera jusqu'à 112 prisonniers.

## Les allemands à la Chapelle

Dans un premier temps (septembre/octobre 39), les annexes du domaine de la Gascherie sont investis par les soldats anglais qui construisent des garages et des entrepôts sur des dalles bétonnées pour y stocker des véhicules, des pièces automobiles et en particulier un gros stock de pneus. Ces anglais au nombre de 100 à 150 logeaient au début à la Grimaudière. Puis, ensuite ils se sont installés dans des logements disponibles dans le bourg. Les anglais ont été accueillis d'une façon quasi fraternelle : « ils venaient nous aider ». Les enfants de l'époque en gardent un souvenir ému.



**Printemps 1940 : soldats anglais à la Gascherie avant l'arrivée des allemands**

Par contre, l'arrivée des allemands en juin 1940 se fait dans une ambiance de ville morte. Elle entraîne le repli précipité des anglais vers St Nazaire. Ceux-ci incendient leur stock de pneus en partant. A noter que beaucoup de ces soldats anglais vont périr dans le naufrage du Lancastria. Ce paquebot prévu pour 2000 passagers va sombrer avec 5000 personnes.

Ces allemands étaient surtout de vieux militaires. Une partie d'entre eux affichaient une certaine morgue et un comportement flagrant d'envahisseur. D'autres donnaient l'impression d'être là à leur corps défendant : « *Ils me faisaient sauter sur leurs genoux* » raconte Mme B. Parmi eux ils y avait des agriculteurs, comme l'ont noté ceux qui ont été vexés par leurs remarques condescendantes sur la façon de travailler de paysans de La Chapelle.

La kommandantur s'installe au centre du bourg (entre les établissements Jahan et Burban (actuel carrefour de la rue de l'Erdre et de la rue Martin Luther King). Ils occupent l'école St Michel, route de Sucé et la Gascherie où ils amènent plus de 200 hommes. Pour se loger ils s'installent à la place des anglais puis entreprennent de recenser et réquisitionner les chambres disponibles dans le bourg ou à sa périphérie comme à la Coutancière.

Les occupants avaient de l'argent en quantité, s'approvisionnaient dans le bourg. Ils ont contribué à faire monter les prix (« Ils payaient facilement le double ») et détournaient à leur profit les meilleurs produits. Ils achetaient -et réquisitionnaient- également « en ferme ». On prétend que c'était aussi de « gros clients des bistrots ».

L'armée allemande fait de la Gascherie une base logistique importante, un genre d'atelier de réparation, un lieu de stockage. On y installe une voie ferrée et un « petit train » pour relier la base à la gare. On y comptera jusqu'à 1000 personnes dont beaucoup de prisonniers, ainsi que des ouvriers salariés, car progressivement des militaires seront dégagés pour le front de l'est.

Les difficultés de l'Allemagne à partir de 1943 l'amènent à organiser avec les autorités françaises de collaboration « la relève ». Elle consistait en l'échange suivant : deux départs de jeunes français pour le STO contre le retour d'un prisonnier. Cet épisode a donné lieu à des situations tragiques et cocasses : tragiques le plus souvent quand les allemands et la police française prenaient en otage des membres de la famille pour contraindre les jeunes, qui s'étaient, bien entendu, cachés, à les suivre. Cocasses parfois (comme aux Quatre-vents) quand c'est tout la maisonnée qui jouait au chat et à la souris avec l'occupant. Beaucoup de ces jeunes seront affectés sur des chantiers de la région, sur le « mur de l'Atlantique » par exemple et trouveront vite le moyen de s'évader. C'est le secrétaire de mairie, lui-même sous la contrainte de leurs armes, qui guidait les allemands vers les jeunes à réquisitionner.

Le débarquement allié, en juin 1944, amène l'armée allemande à se redéployer. Elle va abandonner précipitamment la Gascherie en y laissant tout le produit de ses rapines dans la région : une quantité impressionnante de petits meubles, vaisselle, ustensiles ménagers, postes de radio... La nouvelle de leur départ se répand comme une trainée de poudre. Aussitôt commence un pillage en règle du camp. Les gens du Bourg, de la Gandonnière, de Mouline sont les premiers sur place. Qui dit pillage dit gâchis (on se sert par le bas de la pile d'assiettes ou de meubles... !!) et situations cocasses telle celle du voleur qui se fait voler sa brouette avec son contenu, celui qui prend une caisse de tire-bouchons pensant prendre une caisse de bouteille de vins, celui qui jette une machine à écrire quand on lui dit « qu'elle n'écrit qu'en allemand » etc...



Novembre 2013, un reste de "la Gascherie": lot de linge de table provenant d'un paquebot de la Matson Navigation Company"

Cet événement est devenu un mythe chapelain, presque un fait d'armes, en tout cas une belle revanche sur l'occupant prédateur. Il a donné lieu à des abus. On cite le cas d'un commerçant du bourg qui a revendu, plus tard, des marchandises emportées. Toutefois, une (petite) minorité de chapelains a réprouvé ces « vols ». C'est le cas de Donatienne, qui a jeté dans un geste de colère, les sacs de sel que son mari venait de récupérer. Sa vertu a été mal récompensée : les arbres du jardin ne l'ont pas supporté.

Quelques jours plus tard, panique générale lorsque court le bruit que « les allemands reviennent pour récupérer leur matériel ». Ils étaient « fous furieux », (surtout après avoir constaté qu'on avait emporté leurs propres vêtements civils). Le maire O. de Sesmaisons, qui parlait allemand s'est interposé et a évité des représailles qui auraient été certainement féroces. C'est à ce moment-là que le jeune Jacques Mulo t a été assassiné par une patrouille allemande à la Noue-Verrière.

## Les acteurs

La Chapelle à la fin des années 1930, c'est 2100 habitants répartis en trois entités géographiques différentes : le nord, dont Mouline est le cas le plus représentatif, avec beaucoup de petites exploitations autarciques ; le sud, plus « développé » car ayant déjà l'habitude de « vendre à Nantes » (sur les marchés de Talensac et du Champ de Mars) et le bourg au centre de la commune.

Les exploitations plus grandes souffrent davantage du départ de la main d'œuvre (appelés et prisonniers) et de la réquisition des chevaux. On y reconstitue des attelages de vaches. Elles ne peuvent plus acheter d'intrants (engrais). C'est donc surtout sur ces « grandes exploitations » que la production agricole baisse. Mais l'augmentation des prix leur est favorable, elles s'enrichissent, les disparités entre grandes et petites exploitations se creusent. Celles-ci ont fourni beaucoup de jeunes ouvriers agricoles aux premières.

Chaque exploitation avait sa clientèle de Nantais qui venait toutes les semaines, le samedi en général, « au ravitaillement » à vélo avec des petites remorques. Des ramasseurs de lait, beurre, œufs passaient régulièrement. Le pain était fait soit par les boulangers du bourg, pain souvent de mauvaise qualité à cause d'une forte proportion de seigle non panifiable, soit dans les fermes et les fours en activité. Le portage du pain a été interdit par les pouvoirs publics, (de toute façon le manque de carburant l'aurait abrogé de fait). C'est ce qui a entraîné le redémarrage de la panification à la ferme. Le combustible n'a jamais été un problème, à la différence des villes comme Nantes où il a fallu mettre en place un système d'approvisionnement en « bois de boulange ».

Le temps fort de l'année agricole était constitué par les battages. En cette période de pénurie et de rationnement, ceux-ci pouvaient être le lieu de détournement de grains. C'est pourquoi on avait institué au niveau national un contrôle des battages avec un corps de contrôleurs ad hoc chargés de valider les plans de battage, de vérifier la cohérence entre la quantité issue des battages et les surfaces déclarées. On ne se souvient pas de la présence ou du passage de ces contrôleurs. D'une façon générale les multiples déclarations et contrôles auxquels étaient théoriquement astreints les agriculteurs n'ont pas laissé de grands souvenirs. La réglementation de Vichy était très mal appliquée, sans doute parce qu'elle était largement inapplicable.

Ci-dessous : le seigle redevient une céréale panifiable

## **A La Chapelle-sur-Erdre Le Préfet préside le premier battage de seigle**

Vendredi, à la ferme de M. Qui-  
rion, à La Chapelle-sur-Erdre,  
M. Gaudard, préfet de la Loire-  
Inférieure a présidé le premier  
battage de seigle de l'arrondisse-  
ment de Nantes

On notait à cette manifestation  
la présence de M. Taluréau, ins-  
pecteur général ; M. Besnier, ingé-  
nieur du Génie rural ; M. de Ses-  
maisons maire de La Chapelle-sur-  
Erdre ; M. Leveau, chef de district  
du Ravitaillement.

On sait que pour « faire la sou-  
dure », il manque environ dix jours  
de farine. Le seigle devra, pendant  
un certain temps, entrer dans la  
panification.

Juillet 1944 : Le préfet Gaudard mise sur le seigle pour assurer la 'soudure' entre  
les récoltes 43 et 44

## La vie à la campagne, interview de Anne C.

Anne C. est née en 1925 dans un hameau de trois fermes. Elle avait donc 14 ans à la déclaration de guerre. Ses parents possédaient une belle exploitation de 17ha. Sa mère est tombée gravement malade en 1939 et est décédée en 1942. Anne, étant fille unique, a été amenée à exercer très tôt des responsabilités sur l'exploitation. Elle a quitté l'école à 13 ans. Elle a épousé Pierre C. en 1945 qui était alors ouvrier agricole sur l'exploitation. Celui-ci, mobilisé en août 1939, avait été incorporé au 41<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de Rennes et St Malo, et affecté à la défense de la ligne Maginot. Libéré au bout de 10 mois il est revenu à La Chapelle reprendre son travail d'ouvrier agricole.

La guerre a eu pour effet de mobiliser les hommes actifs, de désorganiser brutalement les exploitations et donc d'obliger les anciens, les femmes et les enfants à prendre leur place. Le père, Jean M. et Anne étaient ainsi à la tête de leurs 17 ha constitués de parcelles de bonne taille et bien groupées autour du siège de l'exploitation. La force de traction était constituée de deux bœufs et d'un cheval, soit deux attelages.

Deux grandes catégories de productions étaient pratiquées :

- les productions animales, porcs, volailles, lapins... et surtout une dizaine de vaches laitières dont le lait était pour partie transformé en beurre vendu à Talensac, ou collecté en l'état par la laiterie Stassano de la Jonelière.
- les productions végétales, principalement des céréales. Le seigle et l'avoine étaient utilisés comme fourrage. Le blé était vendu aux deux minotiers de la Chapelle (MM. Ouvrard et Quirion) ou échangé contre de la farine.

La fertilisation se faisait à partir du fumier de l'exploitation. Il n'y avait pas d'achats d'intrants (engrais, semences, produits phytosanitaires...) ou d'animaux reproducteurs. La production était autoconsommée pour une bonne part.

La guerre n'a pas trop bousculé ce système autarcique. La production est restée à peu près stable car il n'y a pas eu possibilité d'intensifier en utilisant des engrais ou des machines. Les prix du beurre, des volailles, ont monté mais raisonnablement.

Le rationnement n'a pas eu d'effet sur l'exploitation. On a contourné la réglementation sur le rationnement du pain par le redémarrage de la panification à la ferme. La famille M. s'est remise à « la maie et au four » (une fournée en gros tous les 8/10 jours). Le blé était moulu par les meuniers de la Chapelle. Cette évolution était d'autant plus nécessaire que « le boulanger Couffin ne portait plus le pain » (nb : pendant la guerre on a interdit le portage du pain pour mieux en contrôler la distribution).

**Anne se remémore bien le contexte social et politique de la période :**

- **les réfugiés ?** Le début de la guerre (la débâcle) a été marqué par un afflux important de réfugiés qui « voyageaient à pied, à vélos, avec des enfants, des sacs, des valises ». Ils arrivaient à trois ou quatre à la fois pour demander un hébergement et de la nourriture. Ils restaient en général peu de temps « avant de reprendre la route ». Anne se souvient en particulier avoir logé une famille de Longwy. L'importance de ce phénomène est liée à la situation de la ferme sur un axe de transit.

A noter que, en dépit de cette situation dramatique, Anne n'a pas observé de phénomène de pillage ou même de vols de biens ou d'animaux, simplement quelques chapardages ponctuels de fruits ou légumes.

- **les Allemands ?** Ils étaient très visibles (« quand on allait au bourg, on n'était buté que là-dedans »). Ils passaient fréquemment dans les fermes « pour acheter ou pour voir », pour contrôler. Ils faisaient des réquisitions de chevaux, de vélos..... C'étaient des occupants. Ils étaient détestés. Les gens, en général, ne « fricotaient pas avec les allemands ».

- **les bombardements de Nantes en 1943 ?** Ces bombardements ont fortement marqué la population en lui rappelant les souvenirs de la guerre de 14-18 et de la débâcle de 1940. Près du village on avait même « creusé une tranchée pour que la population puisse s'y mettre à l'abri » avec ses biens les plus précieux.

- **marché noir, résistants et collaborateurs ?** Anne n'a pas « entendu parler de résistants, au sens strict du terme, dans la commune ». Question « marché noir », elle cite le cas d'un agriculteur d'Héric qui se flattait publiquement des prix et des

fortes marges qu'il dégagait de son commerce d'œufs. Elle fustige cette attitude immorale. C'est cette attitude de profiteuse ostentatoire de la situation qu'elle assimile à de la collaboration. Le comportement de « certaines femmes du bourg » vis-à-vis des allemands est aussi fermement condamné.

- **les autorités : la mairie, l'église ?** Le maire de l'époque (O. de Sesmaisons) n'a pas laissé de souvenirs ayant particulièrement marqué la jeune Anne. Il n'en est pas de même de l'Eglise. En particulier le curé Maillard et surtout l'abbé Garnier étaient très populaires. Ce dernier a introduit la JAC (Jeunesse Agricole Catholique) sur la commune avant la guerre. Il a fait construire la salle St Michel, il a développé une authentique culture populaire, en ce sens qu'elle touchait toute la population.

La guerre a amené non seulement un repli économique sur soi (autarcie) mais aussi un repli psychologique. *A la campagne, on se méfiait, on ne comprenait pas très bien les événements, à la différence « des filles du bourg qui étaient bien placées « pour voir ce qui se passait ».*

Précisément, dans le bourg, au centre de la commune on était aux premières loges pour voir arriver les allemands. Ceux-ci suscitaient la même aversion qu'à la campagne car les souvenirs et les rancœurs de la guerre de 14-18 étaient partagés. La peur de l'invasion était même probablement amplifiée par le fait que l'on y était plutôt mieux informé de la situation internationale par la radio et les journaux.

L'activité économique du bourg était très importante à l'époque. On y dénombrait : 64 artisans/commerçants (pour 23 artisans/commerçants hors du bourg). L'impact de la guerre sur ces catégories a été important : surtout pour les commerçants. Leur chiffre d'affaire et leur revenu se sont effondrés. Les gens du bourg (comme ceux des villes) sont devenus beaucoup plus dépendants des paysans. Toutefois les relations de solidarité observées dans les villages se sont étendues jusqu'à eux et ont tempéré les effets de la crise.

Du fait du couvre-feu, ces citadins ont perdu l'habitude de « sortir » le soir pour discuter entre eux. D'après plusieurs entretiens, un climat délétère s'est installé dans le bourg à l'époque et se caractérisant par des dénonciations de trafics, des suppositions de collaborations, des calomnies, des jalousies. Des exemples de comportement déviants sont rapportés au fil des interviews : adultères, liaisons avec les allemands, comportements prêtés surtout aux réfugiés d'origine urbaine.

### **Au bourg : interview de Gisèle C.**

Mme Gisèle C. est née en 1922 à l'Ile d'Yeu. Aînée d'une famille de huit, mère elle-même de cinq enfants. Elle est arrivée à la Chapelle en 1939 lorsque son père, instituteur, a pris la direction de l'école libre de garçons (St Michel).

Gisèle, après une formation générale à Toutes-Aides (brevet élémentaire, « un bon niveau pour l'époque ») a travaillé à la mairie à partir de 1941 (elle avait alors 19 ans). Olivier de Sesmaisons était maire depuis 1932. Les services étaient dirigés par le « secrétaire de mairie » (F. Niel). Une grande partie de son activité consistait à traiter les déclarations obligatoires des agriculteurs (de récoltes, de battages). A la connaissance de Gisèle C, il n'était pas effectué de contrôles sur place, chez les agriculteurs, par la mairie.

Au total, les services étaient constitués d'une dizaine d'agents seulement pendant la période 40/45. D'où de longues journées de travail, surtout en fin de mois (parfois jusqu'à 21 heures), à cause de la forte augmentation du travail administratif évoquée ci-dessus.

Gisèle s'occupait de l'état civil (naissances, décès, mariages mais « il y avait peu de mariages pendant la guerre ») et participait à la gestion du rationnement (établissement des rations, distribution des tickets : elle a ainsi été amenée à détourner ou modifier des documents pour « nourrir des jeunes, qui s'étaient cachés (chez M. Delaunay notamment) pour échapper au STO », donc à faire des actes s'apparentant à « de la résistance ».

**Gisèle relate ce qui l'a marqué :**

*« Les militaires anglais présents à la Gascherie de septembre 39 à juin 40 et les quelques canadiens (aux « allures de scouts ») ont laissé un excellent souvenir à La Chapelle. Ce qui n'a pas été le cas des allemands. Ceux-ci sont arrivés en juin 40 dans le bourg, ils ont d'emblée occupé l'école St Michel : les classes, la salle du même nom où ils ont installé des lits de camp, ainsi que la maison du directeur.*

*Ces Allemands étaient surtout « des vieux soldats ». Il y avait une rotation importante de ces troupes. Ils affichaient une certaine morgue, une supériorité et un comportement flagrant d'envahisseur, se référant à la « grande Allemagne », entrant sans frapper, ouvrant penderies et placards, dénigrant la France, pays en retard en terme de niveau de vie, de mentalité, de culture...*

*Ils étaient nombreux (peut-être 1000 au plus fort de la guerre.), disposaient d'argent en quantité, s'approvisionnaient dans le bourg et dans quelques fermes. Ils ont contribué à faire monter les prix (« ils payaient le double ») et ont détourné à leur profit les meilleurs produits. Ils s'approvisionnaient (réquisitionnaient ?) également « en ferme ».*

*C'était aussi de « gros clients des bistrots » qui « étaient saouls tous les soirs ». Dans leur sillage, sont arrivés des « voyous » de Nantes, trafiquants sans scrupules qui volaient, achetaient, revendaient surtout des produits alimentaires..*

**La Gascherie :** *Au début de la guerre le château était habité par Mme Savelli mère, sa fille, leurs domestiques. Les deux fils Savelli étaient partis à la guerre. Les officiers allemands se sont installés dans le château (prenant la suite des anglais), la troupe s'installant dans des tentes (des barnums).*

*Les allemands ont fait de la Gascherie une ville dans la ville, pour leur usage interne. On y trouvait presque tous types de commerces de détail et en même temps c'était une sorte de magasin général. Dans ce vaste espace, l'armée allemande entreposait les produits de ses rapines. Une voie ferrée privée et un « petit train » assurait les liaisons avec la gare de La Chapelle. Des français étaient employés dans le camp (des prisonniers au début, des salariés « ordinaires » sur la fin) notamment des ouvriers de chez Renault (des prisonniers) pour assurer la maintenance du parc automobile.*

*A la suite du débarquement, les allemands ont quitté précipitamment la Gascherie en y laissant leurs stocks. Suite à cette débâcle, un pillage en règle du camp a eu lieu.*

*La plupart des chapelains y ont participé. Quelques-uns cependant (trop peu nombreux pour qu'on en parle) ont eu des états d'âme par rapport à ce pillage et n'y ont pas participé. L'Eglise n'a désapprouvé que du bout des lèvres.*

*Trois jours après, une grosse colonne de soldats allemands débraillés et en colère est revenue pour des représailles. Le maire O. de Sesmaisons qui parlait bien l'allemand a négocié avec eux et les a dissuadé de se venger sinon cela aurait tourné au massacre, comme à Oradour !*

**La vie dans le bourg** : du fait du couvre-feu, les gens du bourg étaient terrés chez eux. Ils ont perdu l'habitude de sortir le soir pour discuter entre eux. Un mauvais climat s'est installé avec des rumeurs de dénonciations, de trafics, des suppositions de collaborations, des calomnies, des jalousies, de l'immoralité avec des cas d'adultères de la part de femmes dont les maris étaient partis à la guerre, de liaisons avec des allemands,....

*L'école de garçons et celle des filles comptaient environ 120 élèves et trois instituteurs pour chacune. Les enfants étaient très majoritairement d'origine rurale. Pendant la guerre l'absentéisme a augmenté (pour remplacer les pères partis à la guerre). Ce qui a contribué à accentuer la séparation entre le bourg et les villages.*

*Gisèle C. n'a pas été marquée par les aspects approvisionnement, alimentation, rationnement : sans doute parce qu'elle n'était pas directement confrontée à ces contraintes. Pourtant, selon elle, il y a eu « beaucoup de marché noir dans les campagnes ».*

*Les prêtres « étaient débordés », les messes quotidiennes étaient bien suivies, même par les jeunes, et toujours prêts à écouter et reconforter des paroissiens. L'église comptait trois prêtres : le curé David et deux vicaires (abbés Chiffolleau et Pierre), sans oublier la « bonne du curé », une personne autoritaire ; C'était la vraie patronne.*

*Les gendarmes, basés à Sautron, à l'époque, venaient assez fréquemment à la mairie surtout lorsqu'il s'est agi de réquisitionner les jeunes pour le STO. La mairie, a du alors, sous la contrainte, participer à cette sinistre action.*

## Et les « réfugiés » ? : de Bâle, le témoignage écrit de Irène P.

Irène P. est d'origine polonaise, née en France en 1933. Elle vit maintenant en Suisse. Son père émigré en France au début du siècle, a d'abord travaillé dans les charbonnages du nord de la France puis dans une entreprise d'électrification. Durant la guerre, la famille a été « réfugiée » d'abord à Mouline puis dans le Bourg, route de Sucé, en face de l'école Saint-Michel.

Irène P. a surtout été marquée par ce qui se passait à la Gascherie car ses parents y ont retrouvé là des compatriotes prisonniers des Allemands. Parmi toutes ces années, elle distingue plusieurs périodes et temps forts :

**La présence anglaise** : celle que, petite fille de sept ans en 1940, elle appelle « une occupation anglaise. C'est un vague souvenir,... je me souviens surtout de la fin de cette occupation. Le seul fait qui me reste en mémoire, ce sont les sacs d'aliments : sucre, pâtes, farine etc. que mes parents, comme tous les autres habitants, ont récupérés. Oui je revois ces sacs bienvenus en réserve, pour notre famille nombreuse ».

**L'occupation allemande** : « Nous habitons juste en face de l'école des garçons qui était transformée en dépôt de produits alimentaires. Le magasin de vélos de M. Maisonneuve était devenu une boucherie. »

Irène P. parle du dépôt de la Gascherie et de celui de la route de Sucé (nb : emplacement de l'actuel Intermarché), où étaient stockés fruits et légumes (pommes de terre et pommes essentiellement) : « Il faut savoir que tous ces produits étaient destinés au ravitaillement des occupants de la région Ouest. Les camions défilaient pour ce ravitaillement. C'était impressionnant.

*Les produits arrivaient aussi par trains à la gare, puis étaient répartis dans tous les postes occupés par les allemands.*

*Lors du déchargement des trains de légumes, mes frères récupéraient ce qui tombait autour sur les bas-côtés. Certains employés le faisaient même exprès pour ces enfants qui avaient faim.*

*Dans les champs, derrière notre maison, nous courrions comme par le passé, bien que ce champ fût plein de silos : légumes, fruits etc. pour le ravitaillement des allemands. Les travailleurs en habits verts étaient gentils avec nous.*

*Je reste encore touchée par cet homme, qui, en mettant sa main sur ma tête m'a dit avec émotion : « moi avoir petite fille comme toi, moi pas vouloir la guerre ». Il a relevé mon tablier pour y déposer des pommes, geste que les occupants avaient souvent envers nous. On sait que bien des occupants n'étaient pas allemands mais devaient porter « l'habit vert » . Ils étaient des prisonniers de guerre, venant d'autres régions d'Europe, envoyés en France tout comme les Français ont été envoyés comme « des travailleurs » de force en Allemagne pour faire les travaux des champs et dans des entreprises pour remplacer les hommes partis dans l'armée.*

*Je me souviens bien de celà, car à la Gascherie il y avait des prisonniers polonais et on a vite su que s'ils se rebellaient ou se sauvaient, leurs familles en pâtiraient en Pologne. Ils venaient chez nous, pour parler en leur langue avec mes parents qui étaient polonais. Ce n'était pas bien vu par tout le monde à La Chapelle, que l'on fréquente des occupants en uniforme, mais leur nationalité n'était pas inscrite sur leur front !*

**La débacle :** *«Je ne sais pas comment cela a commencé. Ce devait être un jeudi ou un vendredi. On avait vu, il me semble, quelques jours avant, un char américain passer et même stationner. On s'était approché des soldats.*

*Je me souviens vaguement qu'il y avait là un mystère voilé d'inquiétude ; Les alliés étaient là, mais où étaient donc les allemands ?*

*Les «occupants » polonais amis nous ont cherchés. Mais nous avons fui au Rupt (pour se mettre en sécurité. Sa mère a longtemps regretté de n'avoir pu leur donner les vêtements civils qu'elle leur avait préparés).*

**Le pillage :** *« Et puis, il y a eu l'affluence de gens qui venaient de tous cotés et surtout ceux qui venaient de la Gascherie ; ils passaient devant chez nous, déjà chargés de tout ce qu'ils pouvaient emporter venant des stocks emmagasinés dans ce beau parc.*

*Ma famille s'était rendue sur les lieux. Je regardais décharger les remorques, brouettes, sacs, que sais-je encore, remplis. J'étais ahurie devant l'entassement de vélos, (hé oui) outils, couvertures, linge, tissus de toute sorte, des batteries de cuisine, vaisselles, meubles.*

*C'est inimaginable tout ce qui se trouvait là. Les pilleurs entassaient dans leur maison et repartaient en courant se réapprovisionner.*

Et moi je voyais ça du dehors : on m'avait confié la garde de ma petite sœur de 3 ans. J'étais donc frustrée, spectatrice de ce qui se passait autour de moi sans comprendre et sans pouvoir participer, sauf vers la fin de la journée, on m'a permis d'aller voir. Quel saccage ! quel bazar j'ai découvert. Les habitants des alentours avaient accouru de partout, avec des moyens de transport si divers, il y avait peu de voitures à l'époque, quelques camions, des carrioles hippomobiles, des charrettes à bras et même des barques par l'Erdre, chargées au maximum.

**Le retour des allemands :** Les Allemands après avoir quitté précipitamment la Gascherie sont revenus le dimanche, espérant récupérer leurs affaires personnelles, qu'ils n'avaient pas eu le temps de prendre. Et là, dans ce qui avait été leur logement, ils ont été choqués de voir un saccage odieux ! Même, nous a-t-on dit, leurs photos de famille ainsi que leurs papiers personnels étaient déchirés et piétinés. On a su après qu'ils avaient été dans une rage folle. C'est le Marquis de Sesmaisons qui (en s'interposant face aux Allemands) a sauvé La Chapelle de représailles qui auraient pu être sanglantes. Alors nous sommes partis en catastrophe emportant avec nous ce qu'on pouvait de couvertures récupérées à la Gascherie et bien d'autres choses utiles, plus une marmite de pot-au-feu prévue pour le repas de midi. Je nous vois chacun tenant une anse de la marmite. On a dormi à quelques kilomètres de là 2 à 3 jours dans un bois, tous allongés entre nos parents au Rupt.

#### **A la Gascherie : le témoignage de Christiane B.**

« Je suis née en 1933, j'avais donc 6 ans quand la guerre a été déclarée, mais je n'en garde aucun souvenir précis. J'habitais le domaine de la Gascherie avec mes deux sœurs et ma mère ainsi que mon père qui occupait la fonction de régisseur depuis 1927. J'habitais avec ma famille dans un bâtiment réservé au régisseur et jouxtant la ferme mais dont l'entrée était tournée vers le château, ce bâtiment n'existe plus ayant été détruit vers la fin de la guerre.

La premier souvenir que j'ai de la guerre est l'installation des soldats anglais à la Gascherie, mais qui y sont restés peu de temps (probablement une partie de l'été 1940) avant que les allemands n'arrivent.

*Les anglais s'étaient installés dans des tentes, le souvenir fort que j'ai est leur départ car ils nous avaient laissé leurs provisions comprenant biscuits, thé, chocolat !*

*L'arrivée des allemands s'est faite sans que je me rappelle d'évènements particuliers si ce n'est qu'ils se sont installés dans des tentes et des baraquements autour du château (je pense qu'ils ont dû être environ une centaine). ils me paraissaient très jeunes. Le château était occupé par les officiers dont leur chef que nous nommions « Klayer » (avec son chien que nous appelions également « Klayer ») qui ressemblait d'ailleurs à Milou célèbre compagnon de Tintin.*

*Les allemands défilaient (au pas bien cadencé) dans la cour du château. De manière générale ils étaient plutôt aimables. Je me rappelle qu'ils venaient chercher du lait et des œufs à la ferme : en particulier un soldat un peu plus vieux qui prenait dans ses bras une de mes sœurs toute tremblante en lui disant qu'il était grand père... Certains moins conciliants demandaient à ce qu'on apporte le lait à leur tente. Nous en avons surnommé un « dulo » car il s'était plaint, une fois, qu'on lui avait fourni du lait qui était selon lui comme « de l'eau », en fait du lait écrémé !*

*Pour ce qui nous concerne, nous ne souffrions pas de la faim, étant alimentés sans difficultés sérieuses par les produits de la ferme.*

*Nous avons subi un bombardement sur le site de la Gascherie par des avions anglais. Trois bombes sont tombées et en particulier l'une d'entre elle qui a failli tuer mon père. Il était en train de travailler avec un cheval et deux autres hommes dans les vignes. En voyant le cheval devenir de plus en plus nerveux, ils ont fini par le libérer de son harnais et se sont réfugiés dans un bois avoisinant juste avant qu'un avion ne largue une bombe...à l'endroit exact où ils travaillaient quelques minutes auparavant! Merci le cheval ! Il était d'ailleurs venu renifler à l'endroit même du trou de bombe...*

*Nous avons plus tard senti le danger monter lorsque pendant la période des bombardements de Nantes en 1943, nous avons dû quitter notre habitation (reprise par des officiers venant de la kommandantur de Nantes) pour occuper une partie des locaux de la ferme. Je me souviens qu'à une occasion, nous nous sommes réfugiés pendant ces bombardements, à la demande de mes parents, dans une meule de foin. Pour nous, enfants, c'était plutôt une récréation. Nous regardions les tirs et les leurres de papier brillant largués par les avions.*

*A d'autres occasions les allemands qui avaient construit des blockhaus en dur, nous avaient permis de nous réfugier dans l'un d'entre eux mais mes parents avaient décliné l'invitation. Nous nous trouvions alors blottis pour une nuit avec mes sœurs et deux jeunes d'une famille alsacienne, les Blanc qui étaient venus à La Chapelle. Il y avait de la place car nous étions seules dans ces trous en béton, mais c'était un peu lugubre ! Et puis, vers la fin de la guerre nous avons dû quitter la Gascherie jugée trop exposée, pour rejoindre en juillet et août la longère de M. L. Je me souviens que les propriétaires avaient creusé comme la plupart, un trou dans la terre protégé par des rondins de bois... Mon père avait à ce moment de la guerre décidé de protéger le bétail en le répartissant dans différentes fermes moins exposées.*

*Un jour, alors que les allemands venaient de quitter la Gascherie, j'ai vu arriver mon père très inquiet en racontant que plusieurs habitants de La Chapelle avait pillé les baraquements et le château déserté, mais qu'une partie des allemands (des officiers) étaient revenus deux jours après et avaient constaté que leurs vêtements civils avaient été volés et qu'ils étaient furieux. Il semble qu'ils y tenaient beaucoup (je suppose pour les utiliser par la suite en fonction des événements...). Ils avaient dit qu'ils ne lui en voulaient pas personnellement mais que la commune serait brûlée ! Ma mère lui a conseillé d'aller en parler à Madame de S. afin qu'elle essaie d'arranger les choses. Je ne sais pas s'il a pu le faire mais le constat est que finalement il ne s'est rien passé. Je pense que ce jour là nous ne sommes pas passés loin de la catastrophe.*

*Voilà les principaux souvenirs que la petite fille d'une dizaine d'années que j'étais a gardés en mémoire de cette période chahutée mais somme toute vécue sans grand drame à La Gascherie.*



**Les américains à Nantes, 12 août 1944**

### L'évolution des mentalités

Le catholicisme avait produit une culture et des comportements très stricts chez les chapelains. Les restrictions, le désarroi ambiant, les déportations, le sentiment de culpabilité alimenté par Pétain les ont accentués. Cette ambiance était aussi prégnante au bourg qu'à la campagne. La guerre a été propice à une reprise en main de la population par l'église.

Avant guerre le taux de pratique religieuse était très élevé. Ainsi au milieu des années 30, c'est près du quart de la population, enfants compris qui communiait chaque dimanche (25000 communions par an pour 2000 habitants). Cette omniprésence de l'Eglise s'est renforcée notamment auprès des jeunes, avec la nomination en 1932 de l'abbé Garnier. Il est devenu aumônier départemental de la JAC (Jeunesse Agricole Catholique) avant de partir à la guerre. Ce jeune abbé qui est à l'origine de la construction de la salle St Michel, a joué un très grand rôle en matière d'animation culturelle, de formation et d'émancipation des jeunes ruraux.



**L'abbé Henri Garnier mort en captivité le 4 mars 1941 à Hohenstein (Allemagne) à l'âge de 38 ans. Son souvenir reste particulièrement vivace chez tous les chapelains interviewés.**

En cette période la scolarité se termine à 12 ans. Seuls les enfants de notables poursuivent leurs études « à Nantes ». L'école libre scolarise près de 250 élèves (filles et garçons) avec six instituteurs (3 dans chaque école). L'école publique ne scolarise que 10/15 élèves, des fils de fonctionnaires ou d'ouvriers essentiellement. L'école libre c'est donc 95 % des scolaires. Les instituteurs y sont mal payés et sont donc dans l'obligation d'avoir des activités complémentaires, par exemple comme employé de mairie. C'est le curé qui est le véritable patron des écoles. Il recrute et fait la carrière des instituteurs. Il supervise aussi l'enseignement agricole qui se fait par correspondance (avec la catho d'Angers).

Les années 1939-45 vont amener un profond changement des mentalités. La période d'avant-guerre, les années 30, est marquée par le souvenir de la tuerie de 1914. Les gens, les survivants, ainsi que ceux qui l'ont vécu sans la faire (les enfants de l'époque) sont collectivement déprimés, défaitistes et fatalistes. Mais finalement dans la commune rurale de La Chapelle, on sort de la guerre 1939-1945 en se disant qu'elle n'a pas été pire que la précédente, laquelle reste « la grande guerre ». Il y a eu moins de morts, on n'a pas trop souffert des pénuries, à la campagne du moins, on s'est même - relativement- enrichi en réorientant les productions agricoles, vers le lait notamment.

Un changement des mentalités s'opère. Trois causes à ce changement : d'abord l'enrichissement relatif de la « campagne » par rapport au « bourg ». Avec les pénuries alimentaires - qui vont perdurer jusqu'en 1948 -, la dépendance du « bourg » au plan économique (et donc politique) est devenue plus apparente. Les campagnes tendent à s'émanciper et à faire bouger l'ordre social. Ensuite, seconde cause, l'arrivée à l'âge adulte des jeunes nés après la guerre de 1914, qui vont être en mesure de réagir à la place de leurs parents. Enfin - troisième cause - l'arrivée de la JAC qui va fournir le cadre moral et idéologique de cette réaction.

Ces jeunes seront progressivement en mesure de prendre des responsabilités après la guerre de 39-45. Et pour ce qui concerne La Chapelle de commencer à prendre leurs distances par rapport à l'ordre établi. On commence à entrevoir, dès les années 50, des prémices d'émancipation. En quelque sorte, la fin de la guerre, c'est la fin d'une période de crises et le début d'une libération des mentalités.

Interviews effectués par : MC. Drouet, F. Tribondeau, S. Launay, C. Kerlovéou, JP. Minier, M. Quirion.

Rédaction : M. Quirion